



# JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche. Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

Abonnement : { Pour Roubaix, 25 francs par an.  
                  }        "        "    14        "    six mois.  
                  }        "        "    7 50        "    trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITTE, BULLIER et C<sup>ie</sup>, 30, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITTE, BULLIER et C<sup>ie</sup>, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

**ROUBAIX**

7 mai 1863.

La prise de Puebla, annoncée par une dépêche de l'ambassadeur français en Espagne et adressée à M. Drouyn de Lhuits, n'est pas encore confirmée.

A la date du 5 avril, le vice-amiral Jurien de la Gravière venait de désigner le *Forbin* pour transmettre la nouvelle de la capitulation de Puebla attendue d'un moment à l'autre.

La France assure que l'Empereur doit signer, au conseil des ministres qui aura lieu samedi, le décret de clôture de la session des Chambres. Un décret, signé le même jour convoquerait les électeurs pour le dimanche 31 mai et le lundi 1<sup>er</sup> juin.

Les notes adressées par la Russie aux différents puissances de l'Europe sont commentées avec sévérité par la plupart des journaux étrangers. Ces notes, bienveillantes et concues en termes fort courts, ne sont pas de nature à faire espérer des concessions immédiates.

Est-ce bien là le résultat qu'on est en droit d'attendre, et la question polonaise a-t-elle fait un seul pas vers la solution qu'il importe d'obtenir ?

Malgré les prédictions de certains journaux, l'opinion publique à Londres se prononce de plus en plus en faveur de la cause polonaise. La réponse de la Russie a fait naître un profond mécontentement. De là, des menaces de guerre dont le *Times* et le *Morning-Post* se font les échos.

D'après l'Agence-Havas, les nouvelles de Pologne mentionnent deux succès du chef Czachowski et la formation de nombreux détachements dans les gouvernements de Vilna, de Grodno, de Minsk et de Witebsk. Lelewel, s'étant trouvé dans le gouvernement de Lublin en présence de forces supérieures, s'est retiré dans les marais; puis voyant qu'une plus longue résistance était impossible, il a séparé son détachement en deux parties, fait cacher les armes, et congédié ses hommes en leur donnant rendez-vous pour un jour

indiqué. C'est la seconde fois, en un mois, que ce chef emploie cette manœuvre qui lui réussit parfaitement.

La Gazette de Breslau annonce qu'une bataille rangée a eu lieu à Bentham le 4<sup>er</sup> mai. Les Polonais ont complètement battu les Russes qui ont abandonné leur artillerie et leurs bagages. On signale à Posen l'existence d'un nouveau comité national qui a pour mission de recruter des hommes destinés à combattre pour le rétablissement de la Pologne. Les envois de fonds continuent à être adressés au palais Dzialinski pour procurer aux insurgés des habillements, des chevaux et des armes.

Une dépêche privée, de New-York, annonce comme définitivement arrangée l'affaire du *Peterhoff*.

La malle du *Peterhoff* a été rendue sans être ouverte.

Les succès obtenus par les fédéraux sont confirmés par les dernières dépêches reçues des Etats-Unis. La ville de Wicksburg ne peut tarder à se rendre, et l'on regarde comme une affaire importante la possession de ce point stratégique.

J. REBOUX.

**Moniteur du 6 mai.**

PARTIE NON-OFFICIELLE.

« La dépêche télégraphique suivante vient d'être adressée au ministre des affaires étrangères par l'ambassadeur de l'Empereur en Espagne :

« Madrid, 5 mai.

« Le courrier de la Havane a apporté à Cadix des nouvelles de Vera-Cruz du 3 avril. Le général Bertier a battu Comonfort qui se dirigeait vers Puebla. Le général Ortega a demandé à capituler. Le général Forey a exigé la reddition sans conditions. Une tentative du général mexicain de sortir de la ville avec 15,000 hommes a été repoussée avec d'immenses pertes subies par l'ennemi. Les vivres sont abondants à la Vera-Cruz. »

Des nouvelles antérieures de quelques jours à celles que donne la dépêche de notre ambassadeur en Espagne nous apprennent que les Américains avaient fait

courir le bruit de la défaite des troupes françaises. Ces bruits avaient été bientôt démentis par la nouvelle de nos succès.

Voici, en effet, ce qu'on lisait dans le *Courrier des Etats-Unis* du 26 avril :

« Le bruit d'une défaite décisive de l'armée française devant Puebla s'est encore une fois répandu hier dans la ville. Heureusement, il nous a suffi de remonter à la source de cette rumeur, pour reconnaître qu'elle n'a d'autre fondement qu'une tentative avortée de la part d'une colonne d'attaque, pour enlever le fort Saint-Xavier. »

« C'est un incident regrettable qui a pu coûter quelques pertes aux Français, mais qui n'a en rien changé la situation respective des deux partis. A cet égard, du reste, nous avons plus que de simples inductions. Des nouvelles de Mexico, reçues par la voie de San-Francisco et publiées hier, sont du 1<sup>er</sup> avril, c'est-à-dire postérieures de quatre jours au combat ci-dessus rapporté, lequel avait eu lieu le 27 mars. Or, ces nouvelles disent :

« Le fort de Saint-Xavier n'était plus tenable; par suite des bombes lancées par les canons rayés, les Mexicains l'ont évacué et les Français l'ont occupé le 3<sup>1</sup> mars, en faisant 150 prisonniers. Les Français sont maîtres de toutes les fortifications extérieures autour de la ville, mais les forts principaux tiennent encore. Le bombardement continuait aux dernières dates. Les Français ont coupé les communications entre Ortega et Comonfort. »

« C'est donc clair que l'avantage momentanément remporté le 27 mars au soir, par Ortega, n'a pas même arrêté les progrès des assiégeants et que ceux-ci ont largement pris leur revanche dans les journées qui ont suivi. »

Une conférence internationale vient de s'ouvrir à Paris au ministère des affaires étrangères, pour examiner un projet de ligne télégraphique destinée à relier l'Europe au continent américain. Le câble sous-marin traverserait l'Océan dans la zone intertropicale, des îles du cap Vert au Brésil, d'où il atteindrait ensuite, par les Antilles, l'Amérique du Nord. Les puissances les plus directement intéressées à la réussite de cette entreprise se sont empressées de s'associer aux vues du gouvernement de l'Empereur.

Hier a eu lieu la première séance, sous la présidence de Son Exc. M. Drouyn de Lhuys. (*Moniteur.*)

On écrit de Londres que le comte Russell, le baron Gros et le baron Brunnow se sont réunis au Foreign-Office pour s'occuper des affaires de Grèce. Les cours de Paris et de Saint-Petersbourg ayant dû être appelés à statuer sur les propositions qui leur ont été transmises par leurs envoyés, à la suite de la première conférence, il est probable que le baron Gros et le baron de Brunnow auront communiqué au principal secrétaire d'Etat de Sa Majesté britannique leurs instructions supplémentaires, et que cette nouvelle réunion aura été de nature à mieux préciser les questions pendantes. On en attend le résultat d'un moment à l'autre.

**Revue des journaux.**

L'opinion publique, en France, s'est déjà prononcée sur le peu de valeur des promesses émanant de la Russie. Les journaux français reconnaissent presque unanimement que la bonne volonté et la bonne foi de l'Empereur Alexandre sont sujets à caution et que l'habileté du prince Gortschakoff ne suffira pas pour mettre un terme aux malheurs de la Pologne. Le temps des phrases est passé; ce sont des faits qu'il faut aujourd'hui, n'en déplaise à certains journaux qui se bornent à constater la parfaite courtoisie et les termes bienveillants de la dépêche adressée à la France.

Nous lisons dans la NATION, sous la signature de M. E. Dumesnil :

« Nous ne comprenons pas le but que s'est proposé le *Journal des Débats* en publiant, dans son numéro d'hier, un entre-filet en gros caractères et signé par M. Saint-Marc Girardin, concernant M. de Rolland, rédacteur et correspondant du *Journal le Progrès*, de Lyon. Il est dit dans cet entre-filet que M. de Rolland, quoique ayant un passeport français, a été arrêté à Cracovie, et que le directeur du *Progrès*, M. Chanoine, a adressé à ce sujet à M. le ministre des affaires étrangères une réclamation « très ferme à la fois et très modérée. »

« M. Saint-Marc Girardin doit savoir que le gouvernement de l'Empereur n'a pas besoin d'un tel langage pour que son attention se porte sur les Français qui, à l'étranger, ont droit à sa protection, et qu'il suffit qu'un fait lui soit signalé ou

qu'il y ait une simple indication pour qu'il s'en préoccupe. Nous croyons pouvoir dire que c'est ce qui est arrivé pour M. de Rolland, et que, même avant que la réclamation dont parle M. Saint-Marc Girardin fut parvenue au ministère des affaires étrangères, la réponse se trouvait toute préparée par suite des renseignements reçus de Vienne. »

Le *Times* déclare que les réponses de la Russie sont loin d'être satisfaisantes et que l'esprit qui a dicté les représentations des puissances n'a pas été apprécié par le gouvernement russe comme il devait l'être.

Le *Morning-Post* veut bien admettre que les réponses soient conciliantes mais il nie qu'elles soient satisfaisantes. Le système de la Russie, dit ce journal, ne changera jamais, et désormais c'est par l'épée qu'il faudra songer à obtenir l'indépendance de la Pologne.

Comme la plupart des journaux français, le *JOURNAL DES DÉBATS* n'est guère satisfait des réponses de la Russie au sujet de la Pologne :

« Si, dit M. Weiss, pendant qu'on échange des protocoles, les armées russes, assez puissantes, parviennent à rétablir en Pologne ce que les vaincus appellent partout le silence et la mort et ce que les vainqueurs appellent la paix, il n'y aura plus guère lieu à négocier de la part des puissances occidentales. Si, au contraire l'effort de la Pologne se soutient, dans quelques mois d'ici la situation de la Russie, négociant d'une part, combattant de l'autre, peut n'être plus tenable. »

L'UNION se borne à remarquer que le *Moniteur* se félicite « des plans de conciliation » auxquels, selon lui, ces documents « ouvrent manifestement la voie. »

Mais à quoi aboutiront les négociations entamées par les dépêches publiées ? Voilà ce que demande M. Henry de Riancey.

La NATION, tout en pleurs, regrette la violence de langage avec laquelle quelques journaux ont accueilli la réponse faite par la Russie et constate par l'intermédiaire de M. Granier de Cassagnac que la légitimité des observations présentées

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX DU 8 MAI 1863.

— N° 18. —

**BERTHE.**

XVI. (Suite).

Le lendemain matin, le ciel était si pur, le soleil si chaud, le jardin de l'hôtel était une telle richesse de couleurs et répandait de si délicieux parfums, que Berthe prit son chapeau et son chapeau pour aller faire une promenade. Nice a cela de charmant que, n'importe où l'on demeure, on arrive en cinq minutes à la magnifique terrasse qui longe la mer et qui est presque déserte à certaines heures, surtout le matin. Berthe prit par la terrasse, alla tourner le rocher et gravit les ruines du vieux château, le plus beau point de ces parages. Les rayons du soleil scintillaient en millions de paillettes d'or sur les faibles vagues de la mer, à laquelle un frais-vent d'est donnait une teinte bleu-de-ciel, et qui, paisible comme un beau lac, s'étendait à perte de vue jusqu'à l'horizon le plus lointain. Berthe s'assit sur les ruines et aspira l'air vivifiant qui rafraîchit non-seulement les poumons, mais encore le cœur.

Cependant une profonde mélancolie

s'empara d'elle, et elle jeta un long coup d'œil rétrospectif sur sa vie. Elle avait toujours été et elle était encore solitaire. Mariée et solitaire — aimant et aimée et solitaire — membre d'une nombreuse famille et solitaire ! Jamais elle n'avait eu d'autre appui, d'autre protection qu'elle-même, sous la garde de Dieu. Cela suffit aux grands hommes, instruments immédiats du Ciel dans l'accomplissement d'une grande mission qui les absorbe. Mais une femme, quelque vulgaire ou quelque supérieure qu'elle soit, se sent intérieurement malheureuse dès qu'elle est solitaire au milieu du monde, dès qu'elle ne peut pas aimer de toute la puissance de son cœur.

Telles étaient à peu près les pensées de Berthe en ce moment. Que faire pour ne pas mourir d'ennui ? se demanda-t-elle tout haut avec l'accent de la douleur. Alors, rappelée à la réalité par le son de sa propre voix, et accoutumée à s'occuper toujours du plus pressé, elle ajouta aussitôt : « Mais j'étais sortie dans le dessein de chercher une habitation ! » Elle descendit du rocher, gagna le faubourg de la Croix de Marbre et se rendit au jardin où elle avait rencontré Achille la veille et qui dépendait d'une maison inhabitée. C'était une demeure jolie et commode, à louer en entier ou partiellement. Pour avoir la jouissance exclusive du jardin, Berthe accepta sur-le-champ la maison entière, et elle retourna à l'hôtel fort contente. Sur le pas de la porte, elle se trouva face à face avec Achille, qui en sortait.

« Je suis ravi de vous rencontrer, M<sup>me</sup> la marquise ; je venais vous faire une visite, mais vous aviez disparu. »

« J'ai vaqué à mes affaires, répondit-elle. Comme l'indisposition de ma sœur

nous force à séjourner quelque temps ici, j'ai loué une maison. »

— Déjà ?

— Mon Dieu, oui, et la première qui m'a plu.

— Vous êtes d'une résolution foudroyante, M<sup>me</sup> la marquise. Puis-je me permettre de vous demander quelle maison ?

— Celle où je vous ai rencontré hier.

— Oh ! quel bonheur pour moi ! J'y demeure aussi.

— Pardon ! elle est inoccupée, et je l'ai louée tout entière.

— M<sup>me</sup> la marquise, j'occupe le pavillon qui est situé de l'autre côté du jardin et forme une habitation tout à fait indépendante, quoiqu'il se relie à la maison par la terrasse que vous avez sans doute remarquée.

— Vraiment ? Eh bien alors, nous serons de bons et pacifiques voisins, » dit gracieusement Berthe.

Cependant, elle était, au fond, un peu contrariée, sans savoir elle-même pourquoi, et elle s'en voulait de ce mouvement : « Un homme comme il faut, dont je n'ai entendu dire que du bien, qui plaît fort à Charlotte, que je voyais tous les jours à Bordeaux, et qu'il est de mon devoir de bien traiter pour racheter l'indigne conduite de mon frère envers le sien ! Je devrais plutôt me réjouir de sa présence ici, et je le ferais bien certainement s'il ne me semblait pas qu'il se jouait trop de notre rencontre. »

Et, toute pensive, elle alla trouver sa sœur. Eugénie se répandit en lamentations de tout genre, agaçantes pour Berthe, déjà obsédée de voyager en sa compagnie. La marquise avait proposé ce voyage comme un moyen de tirer son beau-frère et sa sœur de leur position pé-

nible et de les éloigner de chez eux jusqu'à ce que leurs affaires fussent arrangées ; ils avaient accepté tous deux avec empressement. Le comte de Narestan était d'un commerce très-commode en ce qu'il s'amusa toujours sans avoir besoin d'une occupation sérieuse. Les hommes dont la première jeunesse remonte aux dernières années du règne de Louis XV sont les seuls qui possèdent aujourd'hui cette faculté. Malgré leurs rides et leurs cheveux blancs, ils sont si frivoles qu'ils trouvent plus de plaisir dans le monde que nos jeunes gens, et ils ont en outre un bon sens solide, sans le lest du savoir. Mais le calme, le sérieux et l'expérience qui sont l'aurore de l'âge avancé, leur font défaut, et leur esprit ne s'élève pas au-dessus d'une sphère très-médiocre. En somme, le comte était une piètre société pour des dames. Berthe ne le reconnut point tout d'abord, car ces choses-là ne se révèlent que dans l'intimité. Parfois elle lui disait des choses dures, qu'il acceptait sans s'émouvoir et d'un air jovial, et quand il trouvait, grâce à son esprit naturel, une réponse marquée au bon coin, la marquise était désarmée.

Berthe sympathisait encore moins avec Eugénie, dont elle ne comprenait pas l'âme tiède, n'attachant de prix qu'à la superficie des choses. Eugénie était un cœur étroit et un caractère à la fois rampant et orgueilleux. Elle regardait la pauvreté comme une honte, et elle était pauvre, et cette torture la poursuivait dans la maison conjugale, comme elle l'avait poursuivie dans la maison paternelle. Elle s'était jetée avec ravissement dans les bras de sa sœur, qui la tirait d'une position affreuse, et elle avait résolu, à part soi, de se rendre indispensable à Berthe, de se

fixer auprès d'elle et de mener grand train grâce à sa générosité. Elle conclut de l'affection de M<sup>me</sup> de Valrive pour Marie, que Berthe laisserait au moins la moitié de sa fortune à cette enfant ; qu'elle pourrait bien même l'instituer sa légataire universelle ; car, aux yeux d'Eugénie, il était impossible que la marquise pensât jamais à se remarier. Tout à fait indépendante, énormément riche et portant un beau nom, que lui fallait-il de plus pour conserver dans le monde la position la plus agréable ? Et cette position, elle l'avait payée trop cher pour ne pas être à l'épreuve d'un amour capable de lui en faire faire le sacrifice.

Berthe ne pouvait donc pas se lier étroitement avec sa sœur et son beau-frère. Leurs caractères différaient d'une façon si radicale que chacun d'eux parlait, pour ainsi dire, sa langue maternelle, n'était jamais compris par les deux autres. Berthe en était navrée, car il faut se comprendre pour s'aimer du fond du cœur, et elle sentait qu'il n'existerait jamais entre eux d'affection profonde, de confiance, de conformité dans la manière de sentir, d'abnégation spontanée.

Eugénie aussi en était douloureusement affectée, car elle craignait d'arriver avec peine à conquérir sur Berthe l'influence prépondérante qu'elle ambitionnait tant. Elle se sentait vraiment abattue de son état : mais elle exagéra cet abattement et joua une petite comédie pour faire ressortir sous le jour le plus sombre les fléaux du mariage. Berthe, qui trouvait ces lamentations quelque peu ridicules, lui répondit :

« Je comprends d'autant moins tes doléances que ton mari est enchanté. — Le voir toujours gai et joyeux, en dé-